

vision has expanded over the intervening decades to encompass themes such as gender, daily experience, exile and the post-war years. If, as a consequence, the dictionary lacks something of the focus of *L'an 40*, it also demonstrates triumphantly how formative and fertile has been his influence on the way we perceive the Second World War in Belgium.

Martin Conway

FLORE PLISNIER

«Ils ont pris les armes pour Hitler. La collaboration armée en Belgique francophone 1940-1944»
Bruxelles, Éditions Luc Pire/CEGES, 2008, 208 p.

Le titre volontairement ‘accrocheur’ de cet ouvrage est renforcé par le bandeau imposé par l’éditeur et qui laisse présager un ‘scoop’ historique⁵. L’affirmation péremptoire du préfacier Fabrice Maerten selon laquelle il peut “paraître étonnant que jamais jusqu’à ce jour, une étude scientifique n’ait été consacrée aux diverses facettes de la collaboration armée en Belgique francophone” fait, nous semble-t-il, bon marché des nombreux travaux d’Eddy De Bruyne traitant tant de la collaboration policière avec l’occupant que des combattants de la Légion Wallonie et de ses succédanés, recherches reposant sur vingt ans de dépouillement des archives de l’Auditorat. Pourquoi ne pas évoquer non plus les innombrables mémoires de fin d’études défendus dans nos universités, dont certains ont été publiés ? L’auteur a d’ailleurs l’honnêteté, moins fréquente

qu’on ne le penserait, de les recenser dans sa bibliographie.

Rendons à Flore Plisnier le mérite d’avoir voulu, en un volume, ‘tout’ couvrir, des combattants du front de l’Est aux *V-Männer* des polices allemandes en passant par la Garde wallonne, le *NSKK* et les diverses milices mises sur pied par le Parti rexiste. Cela permettra au lecteur ‘pressé’ d’avoir une idée des facettes et articulations multiples du phénomène. Mais abondance de biens nuit, pour ne pas rappeler le proverbe qui veut que ‘qui trop embrasse mal étreint’. Le livre est à l’origine un ouvrage de commande, rédigé à la demande de Marcel Franckson, président de la fraternelle du service Hotton. Flore Plisnier a donc eu la tâche combien difficile d’étendre à toute la partie francophone du pays ce qu’elle a retiré de son mémoire de licence défendu en 2002 à l’ULB, une étude vraiment scientifique, elle, dans sa démarche heuristique et son analyse, *Le rexisme et l’ordre nouveau dans la région de Charleroi de 1933 à 1944*.

C’est là que le bât blesse. Les sources judiciaires de l’époque de la répression qu’elle a minutieusement dépouillées dans le cadre de son mémoire (affaires bande Laitat, bande Cheron, bande Duquesne, bande Jayé) sont toutes relatives au seul Pays noir mais restent les seules sources originales de son livre qui ambitionne de traiter de toute la Belgique francophone. Elles lui permettent d’élaborer une série de graphiques sociologiques.

⁵ L’ouvrage est aussi paru en néerlandais sous le titre *Te wapen voor Hitler. Gewapende collaboratie in Franstalig België 1940-1944*, Anvers/Amsterdam, Meulenhoff/Manteau/SOMA, 2008, 181 p.

Première remarque : qu'est-ce que la Belgique francophone ? Est-elle celle des comptages minutieux de John Gilissen, à savoir basée sur le découpage judiciaire : quatre provinces et l'arrondissement judiciaire de Nivelles ? Les collaborateurs bruxellois sont-ils, comme les habitants de la région de Bruxelles d'alors, à plus de 80 % francophones ou forment-ils, comme chez Gilissen, une catégorie à part, insécable ? Ne pourrait-on se baser sur la langue choisie par un accusé/inculpé pour la procédure ? Mais il faudrait alors se livrer à d'épuisants, et au fond inutiles, dépouillements des archives de l'Auditorat. D'autre part, on ignore combien d'habitants *francophones* des Flandres auraient succombé aux sirènes de la collaboration. Si ce milieu particulier des francophones des Flandres est dans sa quasi totalité hostile à la politique VNV et bascule par belgicisme virulent dans les rangs de la Résistance à Gand, Bruges, Anvers, Hasselt, nous connaissons divers cas inverses, notamment quelques aristocrates égarés au sein de la Légion Wallonie.

Deuxième remarque plus fondamentale. De son mémoire de licence et de ses dépouillements, Flore Plisnier choisit d'insister, avec force et de façon récurrente, sur la présence dans la collaboration armée en Belgique francophone d'un important contingent issu du *lumpen-prolétariat* hennuyer, d'origine parfois marxiste. Ces effectifs sont en effet, selon l'auteur, présents tant dans les rangs de la Légion que, de façon beaucoup plus tragique pour leurs concitoyens, dans les milices rexistes d'auto-défense puis de repréailles, très 'anti-establishment' et anti-nantis, comme la sanglante affaire

de Courcelles du 18 août 1944 le montre bien. L'auteur ne cesse d'expliquer le phénomène par la misère ambiante et les difficultés du ravitaillement dans les grandes villes industrielles. Soit. Mais elle néglige cependant l'existence, dès 1936, d'un phénomène de 'rexisme prolétarien' propre à Charleroi et à la région du Centre et que nous avons fait remarquer dans nos articles sur les élections communales de 1938 et l'aide belge à Franco. Fabrice Maerten fait lui aussi remarquer dans sa préface : "Si l'escalade de la violence, en particulier dans les bassins industriels hennuyers, est bien rendue, certaines hypothèses, telles le lien entre cette profonde bipolarisation et la détresse sociale, mériteraient d'être confortées. En outre, comment expliquer une situation apparemment moins tendue à Liège, à la configuration socio-économique pourtant assez similaire ?". En partant de la situation en 1940, on occulte le terreau préexistant, dont sortent les forces latentes de la collaboration comme et surtout celles de la résistance : Liège vit beaucoup plus que le Pays noir sur ses souvenirs patriotiques de 14-18 par exemple et le rexisme 'de guerre', s'il y compte son pourcentage élevé de marginaux, de désaxés et de tueurs, reste marqué par ses origines 'bourgeoises' : les nervi qui dès 1940 blessent mortellement le bourgmestre socialiste d'Herstal sont commandés par un jeune aristocrate, issu d'une famille de gouverneurs de province, milieu très différent des laissés pour compte, style du fameux Quinif dans le Centre.

Troisième remarque. Si le style est alerte et agréable à lire, il trahit aussi des raccourcis et imprécisions chronologiques assez saisissants : "De plus, dans la partie

francophone du pays, l'extension de la violence à la campagne est plus marquée à partir de l'été 1943 (...) Face à cette violence, la réaction de l'occupant ne se fait pas attendre. Le 7 décembre 1941, le décret *Nacht und Nebel* est promulgué" (p. 77), "Léon Degrelle qui prend la tête de la Légion Wallonie en août 1941" (*sic*, p. 81). Recrutement de 300 rexistes pour le NSKK en 1941 (p. 58) cité de seconde main d'après l'ouvrage bien connu de Martin Conway, alors que le rapport rédigé à l'époque par la *Militärverwaltung* insistait sur le fait qu'il y avait "peu de rexistes" parmi eux. Le sinistre Pirmolin n'a pas été incarcéré pendant plus de deux mois par les Allemands pour ses brutalités lors des interrogatoires (p. 119) mais pour l'affaire Horrent-Boinem. Le commandant de la gendarmerie du district de Tournai, Marcel Furnemont (p. 86), qui en 1939-40 était responsable du contre-espionnage belge dans la zone frontière a plus été condamné pour avoir 'parlé' lors de sa détention par l'ennemi à Aix-la-Chapelle et mis ainsi en danger ses propres hommes et ses supérieurs du SCI que pour ses activités gendarmesques dans le Tournaisis. Du danger de citer de seconde main, en l'occurrence Fabrice Maerten, au lieu de se reporter aux sources d'archives. Les escadrons de 'nouveaux gendarmes', affectés par le commandement du corps à la lutte contre le marché noir pour mieux les isoler, s'appellent dans la partie francophone, non pas Escadrons S (comme *smokkel*) (p.67) mais Escadrons F (comme *fraude*). L'erreur vient de la traduction fautive du livre de W. Van Geet sur la gendarmerie. Nous pourrions multiplier à l'infini les exemples de ces approximations.

Quatrième remarque. L'auteur a eu le mérite de dépouiller aux archives du Musée royal de l'armée le fonds Rhodius, composé de demandes de grâce adressées au Comité consultatif des prisons. Mais peut-on s'y fier pour définir les motivations idéologiques des porteurs d'armes ? Le principe élémentaire de critique historique (si la source pêche par exagération ou omission, pourquoi le fait-elle ?) aurait dû s'appliquer. Sachant bien par leurs avocats que Georges Rhodius, ancien cadre de la Légion nationale, major de la Résistance pour le MNR/NKB et propagandiste léopoldiste hyperactif pendant la Question royale est un anticommuniste virulent doublé d'un belgiciste à tous crins, n'était-il pas tentant pour les incarcérés d'insister lourdement sur l'antibolchevisme comme ressort primordial, voire unique, de leur engagement ?

Enfin, il est un peu léger (p. 90) de réduire les recrutements opérés dans les *Stalags* et *Oflags* au fait "qu'animés par le même idéal soldatesque, ils voulaient continuer à être militaires" en s'appuyant sur une déclaration de l'ancien légionnaire Jacky Leroy à feu Maurice De Wilde et en ignorant le travail d'Eddy De Bruyne *Le recrutement dans les Stalags et Oflags en faveur de la Légion Wallonie* (1998) qui montre que sur 192 prisonniers de guerre recrutés en 1942, 34 s'étaient immédiatement évanouis dans la nature, leur enrôlement n'ayant eu pour but que de franchir les barbelés. Parfois aussi, on reste un peu sur sa faim. Pourquoi inclure le cas de J.B. Guyot, cet officier de réserve libéré pour infiltrer la résistance militaire pour le compte de l'*Abwehr*, si ce n'est parce que le groupe Hotton, *sponsor* de l'étude, y a consacré

de nombreuses pages dans son propre historique ? Guyot n'a jamais 'porté' d'armes, si ce n'est au sein de la Résistance et ne sera complètement démasqué que bien après la Libération qui le vit plastronner à la tête du comité directeur de la résistance namuroise.

Si le livre de Flore Plisnier s'était intitulé *La collaboration au Pays noir*, nous le couvririons de louanges méritées, car il fournit à l'historien de bonnes données chiffrées et des interprétations sociologiques (parfois plus légères). Mais voulant couvrir 'tout' et 'tous', réaliser en un temps record l'enquête sur les autres régions, l'auteur a été contraint d'utiliser de seconde main les travaux déjà publiés d'autres historiens plutôt que de recourir à des sources inédites. Elle nous livre un pâté d'alouettes et de cheval dans lequel les autres régions francophones ne sont qu'alouettes et garnitures. En somme, elle enfonce la porte ouverte du "il y a eu des collaborateurs francophones", thème que la longue liste des travaux consultés montre largement exploré déjà. En agissant de la sorte, elle tombe, peut-être à son corps défendant, dans ce qui n'est plus qu'argument de *marketing* livresque dans une Belgique en crise, argument qui lui offre en outre le bonheur rare d'une publication simultanée en néerlandais et d'un large écho médiatique... L'enfer, on le sait bien, 'c'est les autres', même s'il est pavé de bonnes intentions.

Francis Balace

ROGER RUTTEN

«Wit & zwart. Verzet en collaboratie
in een Vlaams dorp»

Berchem, Epo, 2008, 365 p.

Het is intussen toch al enkele decennia dat de geschiedschrijving over de Tweede Wereldoorlog in België een tendens tot verwetenschappelijking doormaakt. Met name de lokale historiografie heeft al lang de oude wit-zwart en goed-fout dichotomie verlaten en heeft fenomenen als verzet en collaboratie in een bredere maatschappelijke context en een langetermijnperspectief geplaatst. Niettegenstaande de herinnering aan uitgesproken houdingen zoals verzet en collaboratie nog altijd een dominante plaats inneemt binnen de collectieve beeldvorming over de oorlog, is toch geleidelijk aan het bewustzijn doorgedrongen dat het hier engagementen betrof van een minderheid van de bevolking die noch in de tijd noch in de ruimte geïsoleerd mogen worden. Zo werden het beter te situeren en te begrijpen elementen binnen een als meerduidig ervaren periode. Het taaie beeld van een eenduidig beleefde bezetting gedomineerd door een scherpe tegenstelling tussen samenwerking en tegenwerking, maakte op die manier plaats voor een meer genuanceerde en minder moreel beladen visie. Een dergelijke pluriforme invalshoek moet niet noodzakelijk een 'kleuriger' plaatje van de bezetting opleveren maar wel een beeld dat, afhankelijk van de plaats, het tijdstip en de sociale groepen die in het onderzoek betrokken worden, plaats biedt aan een 'veelheid' aan oorlogsbelevingen.

De Inleiding tot de lokale geschiedenis van de 19^{de} en 20^{ste} eeuw prijst al twee opeen-